

Le personnage paratopique dans Festin de Mensonges d'Amin Zaoui

The paratopic character in Amin Zaoui's Feast of Lies

* Dr Beneddra Mohammed Rachid

Ecole nationale des ingénieurs de la ville de Tlemcen, Algérie.

d/recép: 22/04/2019

a/ acc.. 09/10/2019

d/ pub. 01/12/2019

Résumé : Cette analyse énonciative du roman zaouien, Festin de Mensonges, 2007, met en perspective l'univers discursif sur le fait religieux et ses représentations à partir des récurrences évoquant la lecture du Saint Coran. Les allégories chez le personnage principal « Koussaïla » sont multiples vu les différentes situations d'énonciation, en fonction des circonstances vécues depuis son enfance. Amin Zaoui porte un regard critique sur le développement sociétal en Algérie sous la forme d'emblèmes religieux, politiques et culturels dans la société algérienne de la période post-indépendance. Il est donc important de relever les manifestations du religieux dans son discours, et mettre en évidence la dynamique des trois éléments paratopiques qui le portent.

Mots-clés : paratopie ; discours ; religion ; atavisme ; profane.



Abstract: The present study is based on an enunciative analysis of the Amin Zaoui's novel, Feast of Lies, 2007, putting into perspective its discursive background about the religious and its representations from the recurrences evoking the reading of the Holy Quran. Allegories in the main character "Koussaïla" are various, given in different situations of enunciation, depending on the circumstances since his childhood. Amin Zaoui has a critical look on the societal development in Algeria according to religious, political and cultural emblems in Arab-Muslim society in the post-independence period. It is therefore important to highlight manifestations of the religious

* Beneddra Mohammed Rachid. rasheed-b@hotmail.com

aspect in his speech, and the dynamic of the three paratopics elements.

Keywords: paratopy, discourse, religion, atavism, profane.

Préambule :

Les pratiques religieuses en Algérie relèvent essentiellement du soufisme bien qu'après l'indépendance, il y eut l'avènement d'un ensemble de confréries musulmanes. Sachant que le soufisme est un courant religieux à la fois philosophique, politique, culturel, et social, il a été introduit au Maghreb par Ibn Arabi (1165- 1240). D'une mère originaire de Tlemcen, cet alchimiste musulman quitte l'Andalousie pour l'Algérie en épousant une femme de Bejaïa. C'est en 1184 qu'il commence sa quête spirituelle. Notons également qu'après la reconquête en 1492, il y a eu des problèmes d'ordre religieux entre les Castillans chrétiens, les juifs et les Almoravides musulmans. Ces derniers ont quitté l'Espagne pour l'Algérie rassemblés en confréries, comme la confrérie Tijâniyaa. Fondée par le cheikh Abu-l-Abbâs Ahmad b. Muhammad b. al-Mukhtâr b. Sâlim al-Tijânî, né en 1738 à Ayn Mâdhi, à 72 kms de Laghouât, et décédé en 1815 à Fès au Maroc, la confrérie Tijâniyaa s'est répandue pratiquement dans tout le territoire algérien. Cette confrérie représente le courant religieux algérien enseigné dans les écoles coraniques algériennes, lesdites Zaouïas. Ces endroits de culte représentent non seulement des lieux de prière et de prêches religieux, mais également des lieux d'éducation qui ont formé des générations algériennes dont celle d'Amin Zaoui. Celui-ci traite, dans son roman Festin de Mensonges, de la problématique du religieux après l'indépendance en Algérie. De Tlemcen en Kabylie, des lieux partageant un passé commun sur le plan religieux, le récit zaouien retrace le cheminement personnel du personnage principal de son roman, Koussaïla, et ses préoccupations pour la religion, le sexe et la politique. Comme ces trois tabous caractérisent l'œuvre zaouienne, il est important de relever leurs représentations symboliques. Il n'empêche qu'on taxe ce roman de libertin mettant en scène littéraire la débauche sexuelle chez l'Algérien. Or, Amin Zaoui tente, par le biais des personnages fictifs, d'ôter le voile de la société algérienne afin de dire l'Algérie d'aujourd'hui du point de vue anthropologique et psychologique. En d'autres termes, en sa qualité d'universitaire, il ne fait qu'analyser le développement comportemental de l'Algérien ainsi que sa relation

avec des cultures étrangères. Par conséquent, la mise en évidence de la visée analytique d'Amin Zaoui est de mise, ce qui permettra de dégager des discours relatifs à la réalité algérienne dans la période postcoloniale.

1- Le rite atavique et le religieux travesti :

Les pratiques religieuses musulmanes symbolisent une grande part de l'identité algérienne, ce qui apparaît dans le récit évoquant les origines et l'éducation de Koussaïla. Revendiquant le fait qu'il soit un descendant d'hommes pieux, appartenant à une communauté musulmane, Koussaïla affirme : « *Tous les hommes, mon grand-père paternel et mes oncles paternels, avaient appris le Coran. Ils avaient tous le livre d'Allah dans le cœur* ». p, 14. Cette revendication identitaire concerne, certes, l'énonciateur dans le roman, mais il y a également une part de l'auteur. Faisant partie d'une génération ayant fréquenté l'école coranique, Amin Zaoui se revendique lui-même en tant que soufi. Cette relation, entre l'énonciateur dans le roman et son auteur, est mise en avant par Dominique Maingueneau :

« *Toute œuvre est doublement transgressive : parce qu'elle impose sa parole, mais aussi parce que, directement ou indirectement, elle ne parle que de son auteur, contraignant le destinataire à s'intéresser à lui* ». ¹

La notion de subjectivité apparaît donc dans la mise en valeur de la notion de soufisme dans le roman d'Amin Zaoui. À cet égard, Koussaïla représente un personnage symbolique de par ses pratiques religieuses dans la société algérienne. Mais il est important de s'interroger si, selon l'auteur, les pratiques religieuses en Algérie sont ataviques, ou si elles sont des fondements d'une quête spirituelle. Rappelons, tout d'abord, que le roman zaouien est, certes, qualifié de texte libertin, mais en fait, il serait plutôt sensé de le considérer comme une remise en question de la réalité algérienne. Sachant qu'il y a une différence entre le *Moi* social et le *Moi* créateur, l'auteur n'est pas concerné par l'histoire de son roman d'une manière directe, ce que Dominique Maingueneau appelle "paratopie créatrice". Celle-ci consiste en le fait que l'auteur produit son roman sans pour autant qu'il y soit inscrit. S'agissant de la paratopie identitaire, temporelle ou encore spatiale, Dominique Maingueneau confirme qu'elle [...] offre toutes les figures de la dissidence et de la marginalité, littérale ou métaphorique : mon groupe n'est pas mon groupe [...] p, 86. Amin Zaoui est donc attaché à ses trois éléments en tant que *Moi* social, mais il constitue son discours par le biais de l'être discursif

“Koussaïla” ; c'est-à-dire, il n'est pas une partie intégrante de l'histoire de son roman. Notons que ces trois éléments apparaissent chez Koussaïla, comme l'indique son énoncé :

« *J'étais condamné à vivre dans l'illicite, dans la malédiction. Les enfants me surnommaient « Igauchi ». Les mauvaises langues colportaient que je n'étais qu'un bâtard, une saleté, une injure, un rebut. Ils disaient que ma mère, qui tout au long de sa vie avait été partagée entre l'amour de mon père et celui de mon oncle, m'avait eu d'un étranger, d'un nomade sillonnant les routes, qui avait été contraint de passer trois nuits dans notre grande maison à cause d'une pluie torrentielle qui s'était abattue sur le village de Karmoussa* ». p, 20.

De prime abord, la paratopie identitaire se manifeste à travers la condamnation à l'isolement de Koussaïla, tout en étant dénigré par les enfants de son village. Pourtant, il n'est pas responsable de l'acte de sa mère qui a fait de lui un bâtard. Quant à la paratopie temporelle, elle est sous-jacente dans la mesure où Koussaïla n'appartient pas au temps où il a été conçu ; il n'a donc pas choisi ses parents. Tandis que la paratopie spatiale est manifeste par le fait que le village de Karmoussa n'est pas le lieu où Koussaïla devrait être puisque, pour les enfants de son village, il n'était *qu'un bâtard, une saleté, une injure, un rebut*. Ce rejet de Koussaïla par la société fait de lui un personnage paratopique puisque *son groupe n'est pas son groupe*, pour reprendre l'expression de Dominique Maingueneau.

Finalement, notons que la dynamique des trois paratopies fait de Koussaïla un être discursif essentiellement paratopique. Précisons également qu'Amin Zaoui avait le même âge que son personnage principal dans les années 1960 ; et en tant que citoyen algérien, il avait pertinemment les mêmes préoccupations, et les mêmes principes en relation avec le contexte sociopolitique. De ce fait, il s'agit d'un acteur social, représentant la société algérienne à travers le personnage paratopique dans son roman. Autrement dit, grâce à la paratopie créatrice, Amin Zaoui crée un monde littéraire où ses seuls témoins et porteurs de discours sont : Koussaïla, Louloua et Hô Chi Minh.

Rappelons de surcroît que la situation d'énonciation coïncide avec l'époque où le Président de la République algérienne, Monsieur Ahmed Ben Bella, avait opté pour la politique d'arabisation. Cet état de fait historique est représenté symboliquement par Amin Zaoui dans la mesure où le fait de lire des textes en français était considéré comme

un acte impur puisque Koussaïla le faisait en cachette comme il l'avoue ci-dessous :

« J'avais découvert un stratagème afin de me libérer de l'œil féroce de ma mère et de celui de mon oncle : je protégeais ces romans écrits en français par une jaquette décollée du Livre Saint, le Coran ». p, 26.

Koussaïla est traumatisé par le paradoxe entre le pur et l'impur, au point de lire *Madame Bovary* de Gustave Flaubert avec la reliure du Coran, ce qui met en évidence un acte religieux travesti. Cette représentation fait apparaître un discours sur les interdits dans la société algérienne dans la période post-coloniale. Cet acte d'énonciation met en avant un élément relatif à l'éthos qui se manifeste à travers l'une des pratiques religieuses en Algérie : la lecture du Coran. Mais il est vrai que cet élément est paradoxal dans la scénographie car l'énonciateur fait croire à sa mère et à son oncle qu'il lit le Saint Coran. Il y a donc un paradoxe dans le comportement de Koussaïla puisqu'il lit le roman de Gustave Flaubert travesti par la reliure du Coran pour donner bonne impression. Koussaïla prétend être pieux aux yeux de son entourage en se réfugiant dans la lecture de ce qui est impur dans les représentations sociales algériennes. De ce fait, Koussaïla est lui-même un personnage paratopique puisqu'il lit le Saint Coran sans pour autant respecter les préceptes qui y sont dictés. Autrement dit, il fait partie d'un monde où il n'a pas lieu d'être, ce qui renvoie à la définition de la paratopie.

Il est vrai que le contact à la langue française est considéré comme un acte impur la considérant de langue du colonisateur dont il faut se débarrasser, contrairement à la langue arabe étant sacralisée suite à l'avènement de l'arabisation. Cela existe toujours, créant une discordance dans les politiques linguistiques en Algérie. Ce phénomène que Koussaïla nomme un *stratagème*. À partir de ce paradoxe entre l'éthos, et la scénographie censée légitimer un discours, il y a une légitimation de l'énonciateur dans son énoncé, comme le souligne Dominique Maingueneau :

« L'ethos constitue un articulateur d'une grande polyvalence. Il récuse toute coupure entre le texte et le corps, mais aussi entre le monde représenté et l'énonciation qui le porte : la qualité de l'ethos renvoie à un garant qui à travers cet ethos se donne une identité à la mesure du monde qu'il est censé faire surgir. On retrouve ici le paradoxe de toute scénographie : le garant qui soutient l'énonciation doit faire légitimer sa manière de dire par son propre énoncé ». ²

L'éthos est un élément fondamental définissant l'identité paratopique de Koussaïla symbolisant le traumatisme social en Algérie. Ainsi, les pratiques culturelles sont alors ataviques comme l'apprentissage et la récitation du Coran. Autrement dit, les Algériens tiennent ces pratiques parce qu'elles ont été pratiquées par leurs ancêtres. Toutefois, il est vrai qu'il s'agit d'une relation paradoxale entre des éléments culturels occidentaux et des pratiques religieuses soufis. La première représente la culture de l'*Autre*, comme l'œuvre littéraire de Gustave Flaubert, et la seconde représente un élément identitaire fondamental d'un Algérien. Par conséquent, Amin Zaoui met en avant la biculturalité chez le personnage de son roman mettant en lumière la relation entre le *Même* et l'*Autre*. Ce type de construction identitaire s'explique du fait que [...] *l'identité arabe, si jamais elle existe, est forcément plurielle* [...] ³, comme le souligne Pernette Granjean.

Les relations incestueuses de Koussaïla avec sa tante maternelle Louloua, elles symbolisent une anomalie dans leurs comportements sexuels, ce qui fait d'eux des personnages ayant un problème identitaire dans la mesure où ils enfreignent non seulement l'ordre social, mais également les paroles divines comme le sous-entend Koussaïla : « *À voix basse, je récitais quelques versets coraniques. J'adorais Allah, mais j'adorais aussi, un peu plus, un peu moins, que sais-je, Louloua* ». p, 31. Koussaïla semble tellement obnubilé par Louloua au point de la sacrifier, en la confondant avec le livre sacré. Cette représentation symbolique arbore un caractère particulier chez Koussaïla tentant d'imiter à la fois son idole et son ennemi juré, son oncle Hô Chi Minh. Pire encore, ce comportement pourrait être un symptôme d'une schizophrénie dont souffre Koussaïla vu son traumatisme suite aux pensées malintentionnées de son oncle Hô Chi Minh envers sa mère, comme l'indique l'énoncé suivant :

« *Mon oncle m'avait enfermé dans le lycée de Tlemcen, une ville pleine de fous, de musiciens et de myopes. Mon oncle avait fait cela pour s'emparer tranquillement de ma mère* ». p, 152.

Hô Chi Minh a non seulement une grande influence sur son neveu Koussaïla, mais également sur les gens du village. La récitation du Coran par Koussaïla est une condition *sine qua non* d'un rite religieux puisqu'il a commis l'inceste avec sa tante Louloua. Amin Zaoui traite de ce phénomène sociétal en portant un regard critique sur la société algérienne après l'indépendance, considérant que les pratiques religieuses sont ataviques, et non pas un acte de piété. À cet égard, il

confirme son point de vue dans une chronique qu'il intitule « *Montrez-moi un seul musulman sur cette Terre* », p, 126 : comme quoi il n'existerait pas de musulman au sens propre du terme. Prenons l'exemple du Saint Coran psalmodié lors des cérémonies funèbres :

« *Or, ce n'était qu'une fausse information, une rumeur propagée par mon oncle, officialisée lors du jour où celui-ci avait organisé le deuil de son frère au cours d'une grande soirée religieuse où il avait convié les vingt et un liseurs aveugles du Coran* ». p, 33.

Ce discours fait apparaître le mensonge de Hô Chi Minh annonçant la mort de son frère dans le projet d'épouser sa femme, une pratique à la fois sociale et religieuse caractérisant les mœurs en Algérie. Autrement dit, le fait qu'un Algérien épouse la femme de son défunt frère, on le considère comme un bienfaiteur. Il le fait également dans le but de préserver les biens familiaux, ce que l'on considère comme l'une des caractéristiques des familles conservatrices. D'ores et déjà, la notion de l'éthos est de plus en plus apparente dans une scénographie paradoxale étant donné que l'oncle de Koussaïla travestit son plan machiavélique avec une cérémonie religieuse en faisant venir les lecteurs du Saint Coran. Par conséquent, la représentation mystique n'est qu'un déguisement d'un acte immoral permettant à Hô Chi Minh de prendre la place de son frère avec le consentement de sa femme. Cette absurdité relève d'une problématique qu'Amin Zaoui met en avant au travers de son écriture, tout en la mettant en lumière dans l'une de ses chroniques :

« *La vraie écriture romanesque est celle qui arrive à dépasser les clichés. Celle qui ose écrire les moments de la maman démente. La maman insoumise. La maman qui lève la voix contre un monde qui la veut docile, qui la préfère obéissante. Sans langue. Sans corps. Aveugle. Dépouille. Sans vices. En somme sans vie !* ». p, 154.

Amin Zaoui tente de désacraliser l'image de la « maman » dans une société algérienne ayant tendance à la mettre sur un piédestal sous prétexte qu'elle est épargnée de tout acte immoral. Or, la réalité est loin d'être aussi joyeuse que cela puisse paraître parce qu'en fait, la femme est un individu comme un autre, confrontée aux concupiscences tout comme un homme. Ce dernier souffre alors d'un effacement dans le roman, comme c'est le cas du père de Koussaïla étant donné qu'il a été trompé par sa femme ainsi que par son frère Hô Chi Minh. Force est donc de reconnaître qu'il y a un discours sur les vicissitudes de la femme dans la société algérienne qui, selon des

préceptes religieux, devrait, en principe, être soumise à son époux. Cependant, dans la période post-coloniale, la femme algérienne a hérité d'un mode de vie occidental lui permettant de défier l'homme, voire le détronner pour des fins personnelles en exerçant un pouvoir. Cette notion de pouvoir apparaît effectivement dans l'une des situations d'énonciation dans le roman : «*On ne parlait que du coup d'État militaire contre le premier pouvoir légitime de la nouvelle Algérie indépendante*». p, 79. Le peuple algérien, homme et femme, convoitaient un statut exerçant un pouvoir sur leurs semblables. Cela apparaît à travers la présence de la femme sur la scène politique, un fait qui n'existait pas pendant la période coloniale. La femme a, certes, participé à la révolution algérienne, mais elle n'avait aucun poste de pouvoir à cette époque, même si, sur le plan religieux, elle a une place importante. De ce fait, la mère de Koussaïla est aussi un personnage politique puisqu'elle convoite une place qui ne lui est pas permise ; c'est-à-dire, supplanter son mari pour épouser son beau-frère. Cet acte pourrait également être une symbolique politique si nous considérons qu'il s'agit d'une allégorie représentant le coup d'état contre Ahmed Ben Bella. Cette allégorie pourrait nous permettre de considérer Louloua comme une symbolique de l'Algérie en somme. Outre cette représentation sur un plan sociocritique, il y en a d'autres travesties par des scénographies religieuses qu'il est plutôt important de relever dans le roman.

2- Le religieux et le politique :

La situation d'énonciation dans le roman représente une période où le marxisme était répandu essentiellement dans les pays du tiers-monde. Ce courant rejette tout ce qui est d'ordre religieux selon la devise de Karl Marx (1843) : «*La religion est l'opium du peuple*». Cette aphorisation se manifeste à travers le choix du pseudonyme de l'oncle de Koussaïla : Hô Chi Minh, symbole de communisme vietnamien. Ainsi, le portrait que Koussaïla dresse sur son oncle, fait apparaître un discours sur des pratiques musulmanes pour tromper les membres de sa communauté, en affirmant :

«*A l'exemple de mon oncle Hô Chi Minh, à l'âge de douze ou treize ans, j'avais pu apprendre par cœur tout le livre d'Allah, le Coran. C'était en quelque sorte un défi lancé à cet homme qui parlait parfaitement le vietnamien, fumait du tabac cubain et récitait le Coran*». p, 31.

La scénographie portant le discours dans le roman, met en perspective le portrait de Hô Chi Minh le communiste de par son pseudonyme et

le cliché faisant référence à Fidel Castro et son tabac cubain, tout en récitant le Saint Coran. Quant à la scène générique, il s'agit bel et bien d'un discours littéraire ; c'est-à-dire "fictif". *A contrario*, la scène englobante met en avant un discours politique où l'énonciateur fait référence au communisme. Notons donc que le discours de Koussaïla est contradictoire puisque le communisme est un courant plénipotentiaire de l'antireligieux. Autrement dit, un communiste est de facto en désaccord avec le Saint Coran. Il est donc question d'une antithèse mettant en perspective une pratique religieuse travestie, influençant Koussaïla qui veut être l'enfant prodige étant donné que le Saint Coran est un symbole de savoir et de piété dans la société algérienne, et musulmane *in-extenso*. Ajoutant également que là aussi apparaît la notion de paratopie identitaire, ce qui fait de Koussaïla quelqu'un qui n'a pas lieu d'être. En somme, le fait qu'il soit partisan communiste, il est question d'une paratopie spaciales puisqu'il adhère à un précepte n'étant pas censé être usité dans une société partageant des croyances musulmanes.

De plus, Koussaïla apprend le Saint Coran juste par défi, et non pas par conviction, encore moi par foi ; ce qui relève du profane. Connaître le Saint Coran par cœur, est un atout permettant de connaître parfaitement des lois en les utilisant sous forme de leurre pour gagner la confiance d'autrui, ce que l'on appelle communément : l'Islamisme. Cela relève de l'ethos que Dominique Maingueneau considère qu'il [...] consiste à faire bonne impression, par la façon dont on construit son discours, à donner une image de soi capable de convaincre l'auditoire en gagnant sa confiance [...]⁴. En somme, derrière le "paravent religieux", se travestit Hô Chi Minh pour arriver à ses fins, parce que la fin justifie les moyens pour reprendre l'aphorisme machiavélique. Ces moyens se manifestent essentiellement par le biais d'une apparence religieuse commettant des actes malintentionnés. Outre la représentation symbolique dans son roman, Amin Zaoui développe son point de vue de manière explicite dans son un essai⁵ en affirmant que :

« Des textes, depuis des siècles, sont enseignés ... dans El Azhar comme dans toutes les universités et les écoles arabo-musulmanes. Les institutions pédagogiques et universitaires sont des lieux, toutes ou presque, où on forme des djihadistes ... La violence aux femmes est justifiée par des textes religieux. Les enlèvements des filles sont légitimés par des textes. La guerre

contre les gens d'autres religions est motivée par des textes... L'Islam est malade. Il va très mal cet Islam d'aujourd'hui.»

Notons par conséquent qu'Amin Zaoui introduit le mot "textes" représentant la jurisprudence sous prétexte qu'elle émane du Saint Coran et des discours prophétiques. Pourtant, même le Saint Coran évoque ce genre d'individus qui abusent de la confiance des gens au nom d'Allah, en révélant que [...] *Il y a parmi les gens celui dont la parole sur la vie présente te plaît, et qui prend Allah à témoin de ce qu'il a dans le cœur, tandis que c'est le plus acharné disputeur. [...]* (Sourate Al Baqara, La vache, verset 204)⁶. Ce verset coranique est reformulé dans plusieurs sourates dans différents contextes de révélation, mettant en lumière une image représentant le type de personnes ayant les caractéristiques de l'oncle de Koussaïla, Hô Chi Minh. Ce genre d'individu se travestit avec une apparence religieuse en abusant de la confiance de son entourage à des fins personnelles prétendant que c'est la jurisprudence religieuse qui le stipule. Ce fait est apparent aussi bien chez Koussaïla que chez son oncle Hô Chi Minh ainsi que chez Louloua, consentante dans ses relations sexuelles avec son neveu. Ce phénomène est répandu dans plusieurs textes littéraires maghrébins, ce qu'affirme Carine Bourget dans son analyse: « *L'Islam est une religion qui touche aussi bien à l'organisation sociale que politique, et bien souvent, les deux se trouvent inextricablement entremêlées, ce qui contribue à alimenter les tensions. Dans L'Islam en questions, Barbulesco et Cardinal ont interrogé des écrivains du monde arabe. Leurs réponses à la question "quel est aujourd'hui l'ennemi principal de l'Islam ?" donnent le plus souvent "la manipulation politique de l'Islam"»⁷.*

Cette "manipulation politique de l'Islam", permet à Koussaïla, à l'instar de son oncle, de manipuler son entourage. Autrement dit, Koussaïla prend son oncle Hô Chi Minh comme exemple puisque lui aussi, fait semblant de lire le Saint Coran pour travestir ses rapports immoraux avec sa tante Louloua, et Douja, la femme de ménage de l'internat qu'il a fréquentée à Tlemcen. Ces relations sexuelles révèlent que Koussaïla n'est pas sincère dans ses pratiques religieuses, ce qui fait de lui un égaré par rapport aux versets coraniques qu'il récite. Or, la sincérité est la première condition mettant en valeur la soumission à Allah, ce qui reprend la définition même de l'Islam, ledit "el ikhlass" en arabe. Cependant, cet élément est primordial chez un vrai musulman, mais il n'apparaît ni chez Koussaïla ni chez son oncle Hô Chi Minh. De plus, les pratiques religieuses ne doivent pas être

révélées de manière à ce que tout le monde le sache, sinon ce serait un acte ostentatoire, fait prohibé dans le Saint Coran. Par voie de conséquence, les rites religieux sont une image sociale symbolique, exclusivement culturelle, comme l'indique Claude Addas :

« *Le puritanisme des Almoravides, l'importance qu'ils donnent à la jurisprudence au détriment de l'étude du Coran et de la sunna, la « coutume du Prophète », engendrent une casuistique sclérosante...* ».⁸

La profanation est manifeste dans le discours de Koussaïla prenant comme exemple son oncle Hô Chi Minh avec son plan machiavélique pour épouser sa belle-sœur. Or, cet acte est illégitime du point de vue de la jurisprudence religieuse dans la mesure où le décès du mari n'est pas prononcé juridiquement pour que le délai de viduité soit appliqué. Ceci dit, le discours de Hô Chi Minh est produit dans une scénographie censée tromper les gens du village qui, selon des pratiques sociales et culturelles, pensent que c'est légitime. Néanmoins, il est important de corréliser ces pratiques socioculturelles et leur représentation religieuse dans le discours de Koussaïla.

3- La religion et la culture :

S'il y a un entremêlement du sociétal avec le politique du point de vue religieux, il n'en demeure pas moins vrai de l'aspect culturel. Cela est l'essence même de l'écriture zaouienne où l'idée centrale du roman est relative à la biculturalité en Algérie. Notons, de ce fait, que parmi toutes les œuvres de la littérature française, Amin Zaoui s'est référé à Gustave Flaubert, et que dans la littérature arabe, il se réfère, entre autres, au poète syrien Abou-El-Ala-El-Maârri (973 – 1057). Selon ce choix, force est de reconnaître qu'il est question de l'adultère dans le premier, et du blasphème dans le deuxième. Ce dernier apparaît dans son ouvrage *Al-Fusul wa al-ghayat* ("Paragraphes et périodes") dans lequel l'écrivain voulut rivaliser avec le Saint Coran dont voici un extrait traduit par le poète syrien Ali Ahmed Saïd Esber, également appelé Adonis :

« *À toute génération ses mensonges
Que l'on s'empresse de croire et consigner.
Une génération se distinguera-t-elle, un jour,
En suivant la vérité ?*

*Deux sortes de gens sur la terre :
Ceux qui ont la raison sans religion,
Et ceux qui ont la religion et manquent de raison ».*⁹

Force est de constater dans le premier vers cité *supra*, le soubassement de la problématique d'Amin Zaoui traitant de la société algérienne au

lendemain de l'indépendance en Algérie. Le mot « mensonges » dans l'intitulé de son roman, met en avant les trois tabous des sociétés arabes, à savoir la religion, le sexe et la politique. De plus, il y a une catégorisation de gens concernant la raison et la religion, deux éléments antinomiques. En d'autres termes, chez Abou-El-Ala-El-Maârri tout comme chez Amin Zaoui, « raison » ne rime jamais avec « religion » dans les sociétés arabes. Ainsi, étant donné qu'il y a une incompatibilité entre la raison et la religion, le sacré est profané ; ce qui illustre les propos de Roger Caillois qui affirme :

*« ... l'homme religieux est avant tout celui pour lequel existent deux milieux complémentaires : l'un où il peut agir sans angoisse ni tremblement, mais où son action n'engage que sa personne superficielle, l'autre où un sentiment de dépendance intime retient, contient, dirige chacun de ses élans et où il se voit compromis sans réserve. Ces deux mondes, celui du sacré et celui du profane, ne se définissent rigoureusement que l'un par l'autre. Ils s'excluent et ils se supposent ».*¹⁰

Le religieux et le profane représentent de facto deux mondes antinomiques, ce qu'Amin Zaoui met en évidence dans son roman à travers son personnage principal, Koussaïla : le symbole de la jeunesse d'une Algérie fraîchement indépendante. Une génération biculturelle entremêlée au religieux, à tort ou à raison, pratiquement dans tous les domaines, notamment culturel. Ce fait apparaît dans le discours de l'énonciateur sur le phénomène littéraire syrien suivant :

« J'étais dans une école de garçons appelée Abou-El-Ala-El-Maârri (longtemps après, j'ai su que cet Abou-El-Ala-El-Maârri avait été l'un des plus célèbres poètes et philosophes rationalistes dans l'histoire de la littérature et de la pensée arabes. Aveugle, athée, il avait écrit un livre dans lequel il avait voulu défier le Coran, le style comme les idées ». p, 58.

Dans la description du poète syrien par Koussaïla, il y a une modalisation du discours se manifestant par le biais de l'adjectif mélioratif « *rationalistes* ». Cette qualification montre que Koussaïla adhère à la pensée du poète syrien, ce qui rend ses pratiques religieuses ataviques, comme la lecture du Coran. *A contrario*, Koussaïla est frustré, étant partagé entre deux cultures, à savoir la littérature française et le Saint Coran, comme il l'affirme dans l'énoncé suivant : « *Quand je lisais le Coran je pleurais. Et quand je lisais Madame Bovary, je pensais au Coran et pleurais également* ». p, 78.

Il est vrai que le Saint Coran met en évidence les interdits et les châtements que doivent subir les transgresseurs ; c'est pourquoi

Koussaïla pleure à la lecture du roman de Gustave Flaubert. Il pleure en pensant à ses relations incestueuses avec sa tante Louloua car il est incapable de se repentir, ce qui symbolise la société algérienne et son problème identitaire. Celui-ci pourrait également avoir un lien avec la langue car Amin Zaoui traite souvent de cette problématique, ce qui apparaît dans l'une de ses chroniques qu'il a publiées dans son essai¹¹ :

« Il faut leur dire que toutes les langues sont belles. Elles ressemblent aux mamans. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, deux larmes de joie ! Arrêtez de ... dire que nous appartenons à une nation arabe ultimement fière de son Histoire et de sa religion ». p, 204.

Cette personnification de la langue permet de revenir sur les relations incestueuses qui, finalement, ne sont que symboliques. Autrement dit, la mère de Koussaïla représente le dialecte algérien, et Louloua, sa sœur jumelle, représentant en somme le tamazight puisqu'il lui attribue les caractéristiques berbères : «*Toujours souriante, blonde et discrète, c'était une beauté berbère avec des traits juifs*». p, 35. Dans cette optique, Amin Zaoui prône la diversité linguistique et culturelle à travers une autre personnification absurde de la langue :

« Ah, si Allah le plus Grand et le plus Clément nous avait permis de nous marier avec nos mères, nos tantes ou nos sœurs aînées, j'aurais pris ma mère, Louloua et mes six sœurs pour épouses ». p, 32.

Suite à ce raisonnement par la personnification, il est serait également question d'une représentation de langues. De plus, cette personnification de la langue se confirme lorsque Koussaïla affirme que [...] *le français était une langue enveloppée dans la peau d'une belle et élégante femme* [...] p, 141. Ainsi, Amin Zaoui prône la diversité linguistique et culturelle. Ce fait est tellement récurrent dans le roman qu'il revient sous différentes formes, tantôt par le biais d'une figure de style, tantôt d'une manière explicite comme l'affirme Koussaïla :

- « *Ce jeu plaisant et attrayant me poussa à aimer et à apprendre ces langues : l'arabe, le français, l'hébreu, le turc ottoman et l'espagnol* ». p, 162.
- « *La langue est un corps !
La langue est un parfum !
La langue est une femme !* ». p, 187.
- « *L'arabe et le berbère étaient les langues de ma mère... langues sacrées* », p, 189.

Dans son roman, Amin Zaoui s'adresse essentiellement à un lectorat censé être en mesure de mettre en pratique une herméneutique dans sa lecture d'un texte littéraire. De plus, c'est à partir du cotexte qu'il est permis d'avancer de telles interprétations étant donné qu'Amin Zaoui est également chroniqueur régulier dans le journal quotidien, *Liberté*. Ce fait apporte des réponses à de nombreux lecteurs, notamment les spécialistes de l'œuvre zaouienne. Cette dernière est tellement ambiguë qu'elle pourrait porter à confusion le lecteur ; c'est pourquoi l'auteur lui-même avait, éventuellement, jugé important de réunir ses chroniques dans un ouvrage sous forme d'essai afin de mettre en lumière sa pensée, son penchant politique, son idéologie, sa religion, et son avis sur les pratiques sociales en Algérie ainsi que sur les problèmes identitaires algériens.

Conclusion:

La présence de la dynamique des trois paratopies portant le discours dans le roman d'Amin Zaoui, permet de préciser que son écriture porte sur le profane à travers l'image du religieux sous forme d'étude sociétale d'une Algérie fraîchement indépendante. Concluons selon les représentations de personnage paratopique, Koussaïla, que les pratiques religieuses en Algérie sont ataviques, et non pas des actes de piété. En d'autres termes, le religieux n'est qu'un prétexte à des fins politiques avec des intentions machiavéliques comme le représentent Koussaïla et son oncle Hô Chi Minh symbolisant la société algérienne dans la période post-indépendance. Cette mise en corrélation est une remise en cause de l'identité algérienne du point de vue anthropologique et psychologique dans la mesure où il considère que l'Algérien souffre d'une schizophrénie culturelle parce qu'il se montre tantôt sensible à la lecture du Saint Coran, tantôt happé par les concupiscences. D'une part, il est question d'une remise en cause des actes impurs commis au nom de l'Islam, notamment les pratiques sexuelles en dehors du mariage. D'autre part, il s'agit d'une revendication de l'identité algérienne, essentiellement berbère quant à la mise en valeur de la représentation de la langue considérée comme *un corps, un parfum, une femme*. Finalement, le discours littéraire dans le roman zaouien met en perspective une symbolique identitaire qui, selon l'auteur, était en crise, et l'est toujours puisqu'il le revendique encore de manière explicite dans ses chroniques dans le journal quotidien *Liberté*.

Références :

- ¹ MANGUENEAU, Dominique, 2001, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Nathan/HER, p, 124.
- ² MANGUENEAU, Dominique, 1990, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, p, 144.
- ³ GRANDJEAN, Pernelle, 2009, *Construction identitaire et espace*, Paris, L'Harmattan, p, 34-35.
- ⁴ MANGUENEAU, Dominique, 2004, *Le Discours littéraire: Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, p, 203.
- ⁵ ZAOUI, Amin, 2016, *Un Incendie Au Paradis, Femmes religions et cultures*. Alger, Tafat éditions, p, 183.
- ⁶ LE SAINT CORAN, *Transcription en caractères latins, Traduction des sens en français*, p, 45.
- ⁷ BOURGET, Carine, 2002, *Coran et Tradition islamique dans la littérature maghrébine*. Alger, Editions KARTHALA, p, 13.
- ⁸ ADDAS, Claude, 1996, *Ibn Arabî et le voyage sans retour*, Paris, Éditions du Seuil, p, 18.
- ⁹ Adonis, Al-Fusul wa al-ghayat "Paragraphes et périodes", https://fr.wikipedia.org/wiki/Abu-l-Ala_al-Maari
- ¹⁰ CAILLOIS, Roger, 1950, *L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard, p, 11.
- ¹¹ ZAOUI, Amin, 2016, *Un Incendie Au Paradis, Femmes religions et cultures*. Alger, Tafat éditions, p, 204.